

**ARTHUR RIMBAUD -
MARGUERITE YOURCENAR :
AFFINITÉS ÉLECTIVES**

par Hélène SKOURA (Université d'Athènes)

Dans la revue *Critique* n° 229 de juin 1966 dédiée à Maurice Blanchot, Georges Poulet parlant de la critique écrivait :

Critiquer, c'est penser, c'est se penser. Mais c'est aussi à la faveur du livre qu'on lit, essai, roman, poème, se trouver mis en rapport avec bien des aspects concrets de l'être. Subjectivité et objectivité, saisie de soi et saisie des choses, voilà ce qu'alternativement le critique découvre et pratique...

Rapprocher Marguerite Yourcenar de Rimbaud c'est essayer de mettre au jour les réseaux ésotériques qui unissent ces deux créatures, lesquelles pendant deux périodes différentes ont réussi à poétiser leur réalité quotidienne.

Deux êtres, dont l'univers est apparemment opposé, se sont rencontrés dans le plus profond et le plus clair de leur pensée. Deux âmes intéressées par tous les aspects de notre monde. Rimbaud, petit-bourgeois, M. Yourcenar aristocrate privilégiée dès sa naissance constituent un curieux couple qui trace deux voies différentes. L'enfance de Rimbaud n'est pas aussi heureuse que celle de Yourcenar. Privés, tous les deux, l'un d'un père qui abandonne sa famille, l'autre d'une mère prématurément décédée, ils connaissent tous les deux les effets d'une éducation, dure pour Rimbaud à cause d'une mère autoritaire, qui veut imposer à ses enfants ses principes bourgeois, douce pour Yourcenar grâce à un père affectueux et vagabond qui fait connaître à sa petite fille les mirages des nouveaux pays.

L'adjectif vagabond est employé par Yourcenar qui présente son père comme un voyageur – citoyen du monde – bon vivant, intellectuel qui initie sa fille à la littérature, développant ainsi ses talents naturels et donnant libre cours à son émancipation précoce.

Dans ses écrits, elle lui montrera son affection et dévouement, parfois voilés, sous le prétexte d'une objectivité, indispensable pour

éviter les excès de l'hagiographie familiale. Mais elle lui devra encore sa rencontre avec Rimbaud. Et la désinvolture du père bien aimé lui attribuera certaines affinités avec "l'Homme aux semelles de vent". Yourcenar connaît bien Rimbaud et dans sa correspondance elle se réfère souvent au poète.

Dans une lettre envoyée à Joseph Breitbach, écrivain allemand, proche de Gide et de Schlumberger, le 7 avril 1951, Marguerite Yourcenar, parlant de son Hadrien, homme exceptionnel, écrit :

Et comme de même que vous avec Gide, il importait de ne pas tomber dans l'hagiographie, je tenais à montrer aussi les limites, toujours fort étroites, dans lesquelles se restreint nécessairement l'individualité même la plus riche, les subtiles fautes de calcul, les imperceptibles erreurs (quelle âme est sans défauts) et l'agonie finale dont on ne sait pas si elle est la ruine pure et simple, l'inévitable résultat de l'usure, ou un nouveau et plus étrange développement qui brise l'ancien cadre.¹

Dans ce passage Marguerite Yourcenar emprunte à Rimbaud le vers "quelle âme est sans défauts" pris dans le poème "Ô saisons, Ô châteaux de Délires II" *d'Une Saison en enfer*. C'est une sorte d'apologie et d'explication sur tout ce qui précède. Et Rimbaud coïncide maintes fois avec le for intérieur de Yourcenar.

Tous les deux éprouvent très tôt un désir ardent pour l'enrichissement de leurs connaissances par l'étude.

À l'âge de 16 ans Rimbaud compose ses premiers vers et Yourcenar, elle aussi, entreprend ses premières démarches d'écrivain. La composition de poèmes est également une préoccupation chère à Marguerite. Mais le problème qu'envisagent ces deux créateurs, crucial pendant une période pour Rimbaud, épineux pour Marguerite, quand elle écrivait *Alexis ou le Traité du vain combat*, est le problème sexuel. L'enfer qu'a connu Rimbaud à côté de Verlaine et la conviction de Yourcenar à l'âge de 24 ans que le problème sexuel était le principal, le premier à résoudre et que le reste suivrait de soi-même, montrent une fois de plus les affinités de ces deux écrivains. Mais ce qui les lie aux yeux de ceux qui les connaissent à travers leur œuvre c'est l'amour de la nature et de la liberté.

Dans le poème "L'éternité" Rimbaud écrit :

Elle est retrouvée !
Quoi ? L'éternité.
C'est la mer mêlée
Au soleil.²

¹ Marguerite YOURCENAR, *Lettres à ses amis et quelques autres*, éd. établie, présentée et annotée par Michèle SARDE et Joseph BRAMI, Paris, Gallimard, 1995, p. 83-4.

² Arthur RIMBAUD, *Une saison en enfer*, « Délires » II, Paris, Gallimard, 1972, p. 110.

La mer est le symbole de la dynamique de la vie, puisque tout sort d'elle et tout y retourne. Mêlée au soleil au moment où il se lève pour nous éclairer et nous chauffer et au moment où il se couche, la mer l'accepte dans son immensité pour le protéger, dirait-on, des ténèbres. Ce cycle interminable dans l'espace c'est l'éternité.

Jean-Pierre Richard dans *Poésie et profondeur* écrit à propos du poème :

Allée avec, et non pas simplement mêlée à, comme il est écrit dans l'Alchimie. L'union des deux extrêmes sensibles, eau et feu, ne se sépare pas du mouvement qui les attire l'un vers l'autre, et qui les pousse en même temps, l'une avec l'autre vers un autre espace et vers un autre temps vers une nouvelle substance, une et ambiguë, une eau de feu. Comprenons bien le caractère purement intérieur de ce mouvement ; tout se passe ici dans l'esprit ; cette union n'est elle-même qu'une pensée, « que l'aveu » d'une conscience poussée jusqu'à la pointe d'elle-même « étincelle d'or », « âme sentinelle ».³

L'analyse de J.-P. Richard nous aide à comprendre pourquoi M. Yourcenar a choisi ce vers "Quoi ? L'Éternité" pour raconter le passé, son enfance. Et à la question de Matthieu Galey dans l'interview avec Yourcenar intitulé *Les Yeux ouverts*, « Comment faut-il comprendre le titre du troisième volume : *Quoi ? L'Éternité* », elle lui répond : « On ne comprend pas l'éternité. On la constate. Le vers de Rimbaud exprime l'étonnement émerveillé devant cette suprême "Illumination" ».⁴ Et Yourcenar constatant cette éternité décrit son enfance et les gens qui l'entourent, son père et ses femmes, ses grands-parents et leurs proches, enfin tout un univers accumulé dans son esprit par le vagabondage de sa jeunesse. « Il semble, que Rimbaud, – écrit Suzanne Bernard – dans son exaltation, ait voulu exprimer à la fois toutes sortes de sentiments qui se mêlaient en lui et qui prennent sous la plume de poète, une forme imagée et souvent sibylline » joie d'être libre dans la nature, sans doute, de s'évader de la vie sociale et des croyances religieuses, mais aussi certitudes de souffrir et de se consumer : "Le supplice est sûr".⁵

L'aspiration poétique rimbaldienne tend à englober le réel et l'irréel dans un effort d'union de soi-même avec l'univers cosmique, ce que prouve sa constatation concernant l'éternité. Dans ce sens Yourcenar aborde ce problème par l'écriture romancée de la vie réelle des générations de sa famille en remontant à des siècles éloignés et en explorant des domaines oubliés et enfouis dans sa mémoire. À la

³ Jean-Pierre RICHARD, *Poésie et profondeur*, Paris, éd. du Seuil, 1955, p. 217.

⁴ Marguerite YOURCENAR, *Les Yeux ouverts*, entretiens avec Matthieu Galey, Paris, éd. du Centurion 1980, p. 209.

⁵ Suzanne BERNARD in RIMBAUD, *Œuvres*, Paris, éd. Garnier, 1960, p. 437.

remarque de M. Galey que dans *Quoi? L'Éternité* elle allait raconter son enfance, elle lui a répondu :

Je crois que tout vient de beaucoup plus loin. Toute l'humanité et toute la vie passent en nous et si elles ont pris ce chemin d'une famille et d'un milieu en particulier qui fut celui de notre enfance, ce n'est qu'un hasard parmi tous nos hasards. Pourquoi se pencherait-on sur son enfance quand on est jeune. Ensuite vient un moment [...] où l'on se met à faire certains comptes, à repasser par certains sentiers pour mieux situer le point où nous sommes.⁶

Rimbaud, lui, dans "L'Éclair" d'*Une saison en Enfer*, un texte de révolté, parfois de désespéré, montre une fois de plus qu'il est hanté par l'idée de l'éternité ; il écrit :

Non ! non ! à présent je me révolte contre la mort ! Le travail paraît trop léger à mon orgueil : ma trahison au monde serait un supplice trop court. Au dernier moment j'attaquerais à droite, à gauche [...] Alors, – oh ! – chère pauvre âme, l'éternité serait-elle pas perdue pour nous !

Et l'éternité, cette durée sans commencement ni fin, qui est la mer allée avec le soleil dans une union qui dessine l'étendue de l'univers, assure la liberté de l'homme au sens plein du mot. Et cette liberté fut la quête de ces deux créateurs et leur affinité la plus profonde.

⁶Marguerite YOURCENAR, *Les Yeux ouverts*, op. cit., p. 209.